



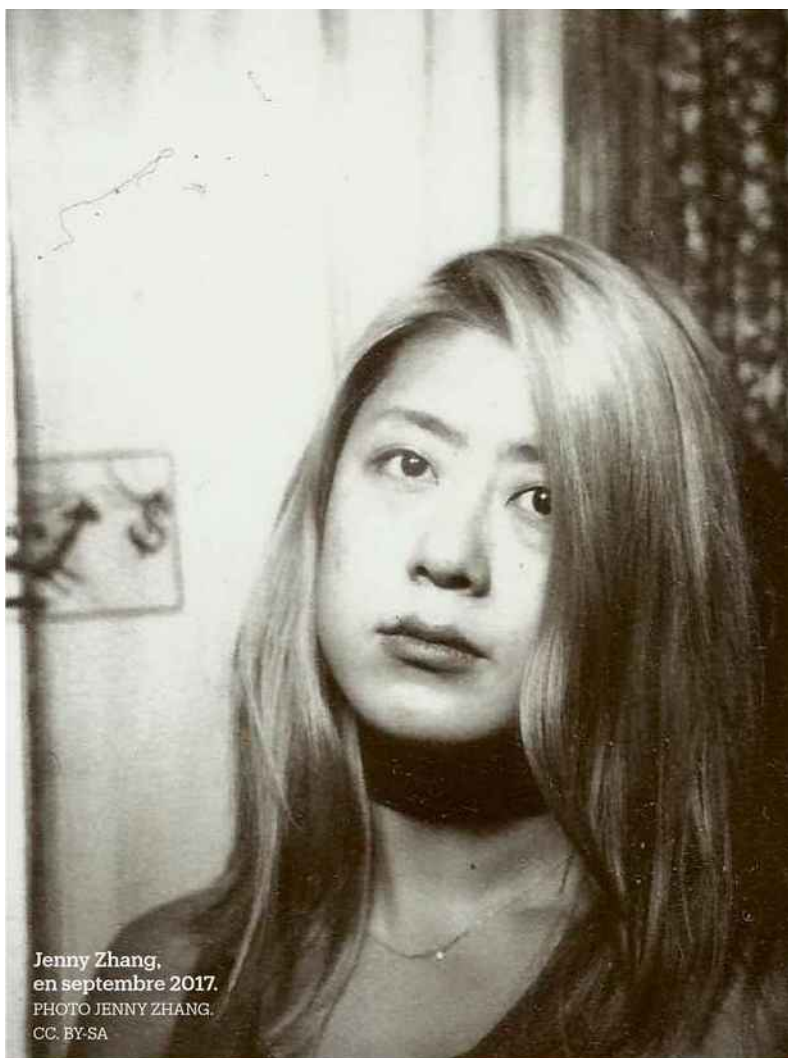
Les gosses féroces de Jenny Zhang

Chroniques brutes d'une jeunesse sino-américaine

Par **ARNAUD VAULERIN**

Des cafards par dizaines dans la première phrase. Des étrons triturés à la brosse à dents dans la deuxième. La dèche et la déglingue pour décor. C'est un plongeon dans le quotidien de familles immigrantes chinoises, fraîchement parachutées dans le rêve américain qui se moque d'eux comme d'une guigne. Et c'est nerveux, vif, parfois triste, tendre, souvent joyeux. Elles sont arrivées vers la fin des années 80 et c'est à travers les yeux de sept gamines que l'on pénètre ce monde chinois hors-sol, ballotté et en tension, qui avance en cahotant, en insultant, en raillant, en s'arrachant aux origines : parents inquiets et enfants rebelles, pauvreté crasse et énergie noire, intégration scolaire et émancipation désirée. Toutes racontent les marges, l'enfance qui s'échappe à grand pas vers l'adolescence, la famille tiraillée en tous sens. Certaines font le «*serment-de-lécher-les-couilles-de-l'Amérique-même-si-elle-est-crades-afin-de-certifier-que-l'Amérique-est-merveilleuse-et-tolérante-même-si-c'est-faux*». L'une cible ses parents : «*Ne m'aimez pas au point que je ne connaisse rien d'autre.*» L'autre accuse son père d'être «*handicapé du romantisme*».

«**Pierres de touche**». La mièvrerie acidulée n'est guère de mise dans ces récits parcourus par une urgence. Dans les sept histoires qui composent *Après Cœur*, son premier roman, Jenny Zhang campe des gamines féroces et audacieuses qui n'épargnent personne, à commencer par elles-mêmes. «*J'étais encore à l'université quand j'ai commencé à écrire, à partir de choses entendues, vécues et de ce qui arrivait à mes amis*», raconte Jenny Zhang, née à Shanghai en 1983 et arrivée à New York à l'âge de 4 ans. «*Une fois lancée, je ne pouvais plus m'arrêter d'écrire ce roman avec le point de vue d'une petite fille, poursuit l'auteure, qui s'est fait connaître avec des recueils de poèmes et d'essais, en signant dans les colonnes du New York Times et sur le site BuzzFeed. Je voulais vraiment aller au fond des émotions, les explorer. Parce que ce que*



Jenny Zhang, en septembre 2017.
PHOTO JENNY ZHANG.
CC. BY-SA

vous êtes, ce que vous pensez, votre manière de parler, etc., sont des pierres de touche pour les immigrants. On est toujours précédés par notre race, notre accent, notre foi.»
Ce pedigree exposé devient source d'humiliation, de mépris. Dans la nouvelle *Nos Mères avant eux*, la jeune Annie se souvient de son père qui, «*dans les fêtes, buvait jusqu'à ce que son visage devienne tout rouge et il parlait et il parlait et il parlait*» : les Américains

«s'intéressaient à toi si tu étais un dissident qui avait été tabassé, emprisonné et condamné aux travaux forcés. [...] Une fois, je n'ai même pas pu entrer dans mon studio parce qu'ils ne voulaient pas croire que j'étais étudiant. Ils pensaient que je venais livrer des plats.» Avec son roman, Jenny Zhang a «*voulu également exposer ce trauma que mes parents ont longtemps porté en eux et rabâché*».
Clin d'œil à Antonin Artaud, que



Clin d'œil à Antonin Artaud, que l'auteure a beaucoup lu ado, «Après Cœur» s'autorise des échappées scatologiques.

l'auteure a beaucoup lu adolescente, *Après Cœur* s'autorise de curieuses échappées scatologiques où des «jeunes femmes asiatiques parlent de merde, s'amuse Zhang. C'est très chinois de s'intéresser à la nourriture qui entre dans votre corps et ce qui en sort». Elle se défend d'avoir signé un livre uniquement provoquant. «Je n'ai pas la naïveté de croire qu'il ne l'est pas. Mais je voulais écrire sur des choses et des sentiments souvent cachés. Pour moi, il est bien plus choquant de constater qu'une société accepte sans rien faire de nombreux cas d'agression, des attouchements commis sur des petites filles.» D'où ce détour par des cours d'éducation sexuelle dans le roman. En promenant un regard circulaire sur leur univers immédiat, pas forcément à hauteur d'enfant, ces héroïnes de papier croquent bien sûr la famille, les oncles qui reviennent, les cousines restées en Chine et les parents hystériques, parfois paumés, souvent aimants et encore plus souvent flippés. Ça donne des pages drôles sur ceux de Jenny, terrifiés à l'idée que leur fille ne réussisse pas toujours à «échapper aux drogues, à la grossesse, aux maquereaux et aux membres des gangs». Examen des bras, du sexe, de la tension, ces parents-là ne reculent devant rien pour s'assurer de la «survie» de leur fille. «Les enfants, ici, ils ont des pulsions de mort. C'est toujours ceux qui sont nés avec le droit de vivre qui ont envie de mourir. [...] Tu sais à quel point c'est facile d'avoir de mauvaises fréquentations? Tu comprends à quel point l'autodestruction à l'air attrayant au début?» martèle le père. «Es-tu en train d'essayer de montrer à notre fille comment devenir une junkie folle de sexe?» rétorque la

mère. On comprend dès lors pourquoi Jenny passe «tout son temps à redouter que [s]es parents ne cessent jamais d'avoir peur».

Elle ne dit rien. Se voit et se vit différemment. «A l'intérieur, j'étais vaste. Mais vue de l'extérieur, j'étais une idiote notoire. Rien de ce qui sortait de moi n'avait la moindre ressemblance avec ce que je pensais avoir en moi», écrit Jenny Zhang. «J'ai souhaité montrer les sentiments d'une fille: comment la personne que vous pensez être et la personne que vous voudriez être restent complètement invisibles à tout le monde», dit-elle à *Libération*.

«**Fraternité**». Mais *Après Cœur* explore aussi la férocité, la cruauté même du monde de l'enfance et de la violence qui l'entoure. Annie, Christina, Frankie, Lucy sont immergées dans des classes et des quartiers peuplés de Coréens, de Taïwanais, de Vietnamiens, parfois harcelées. On croise ainsi Soojin, cheffe de gang en classe de troisième. «Elle rendait le mot "féminité" encore plus dangereux qu'il n'en avait l'air. [...] C'était un gangster avec le visage d'une briseuse de coeurs.»

L'adolescence est en devenir. Toutes ces filles finissent par mettre la «meute, la fraternité», le clan chinois à distance. L'individu s'affirme peu à peu. Dans *l'Évolution de mon frère*, Jenny se rêve en «égoïste et autodestructrice» pour «ne rien me refuser comme les filles blanches du lycée... qui s'entendaient si atrocement mal avec leurs parents qu'elles ne pourraient jamais les décevoir». Christina, que l'on retrouve à deux âges différents dans le roman, s'échappera bientôt du cocon-étouffoir familial. «C'est une sorte d'avatar, reprend l'auteure. Elle est celle que j'aurais voulu être: plus rebelle que je le suis et aussi plus douce.» Aujourd'hui, «terrifiée», Jenny Zhang attend la très prochaine traduction d'*Après Cœur* et les réactions en Chine. Là où l'enfance a commencé. ◆

JENNY ZHANG

ÂPRE CŒUR

Traduit de l'anglais (Etats-Unis)

par Santiago Artozqui.

Picquier, 384 pp., 22 €.